

séreuses formées rapidement, les flux intestinaux, etc. Cette sécheresse de la bouche, dont le mucus s'épaissit au point de rendre difficiles, quelquefois même d'empêcher les mouvements de la langue, s'accompagne toujours d'une soif plus ou moins ardente: symptôme pénible, qui amène à sa suite une agitation très-grande. Dans ces cas, la langue est collante au palais comme au doigt qui l'explore, et, si l'on y applique du papier de tournesol bleu, il rougit énergiquement: réaction constante, comme nous l'avons dit, toutes les fois que la salive proprement dite fait défaut et que le mucus domine dans les sucres de la bouche.

L'administration fréquente de boissons sapides combat cette asialorrhée, quand toutefois la nature de l'affection dans laquelle celle-ci se montre ne contre-indique pas l'usage des boissons copieuses. S'il en est autrement, il faut se conformer au conseil d'Huxham, qui veut que les malades boivent très-fréquemment et à petits coups (Huxham, *Essai sur les fièvres*; Paris, 1765, p. 20), et recourir aux artifices variés qui trompent la soif et la rendent supportable. Les fruits acidules, comme les raisins, les grenades, les oranges, les diverses limonades, le maintien dans la bouche de morceaux de sucre candi ou de quelques *drops*, bonbons anglais légèrement acides et aromatisés à la saveur de différents fruits, sont autant de moyens qui diminuent du même coup et la soif et la sécheresse de la bouche. Les mouvements de mastication exercés à vide doivent être recommandés aux malades, et enfin, si surtout ils respirent exclusivement par la bouche, il est utile de laisser vaporiser de l'eau chaude dans leur chambre pour charger l'air d'humidité. Il est superflu d'ajouter que les lavements répétés d'eau tiède et les bains, quand ils sont possibles, sont très-utiles pour faire disparaître ce symptôme, parfois très-pénible.

J'ai déjà indiqué la plupart de ces artifices à propos des moyens dépresseurs de la soif, et je n'y insiste pas davantage (voy. page 235).

Mais, en dehors de l'asialorrhée fébrile, il en est une autre qui se manifeste quelquefois dans les conditions apparentes de la meilleure santé et qui, au lieu d'être un épiphénomène transitoire, présente souvent au contraire une ténacité désespérante. Cette asialorrhée habituelle est tantôt permanente, tantôt accidentelle, et elle se manifeste alors de préférence sous l'influence d'une émotion vive, principalement de celle qui accompagne les luttes publiques de la parole; en même temps que des urines décolorées coulent en abondance, la salive complexe de la bouche s'épaissit, les mouvements de la langue s'embarrassent, et le « *vox faucibus hæret* » du poète latin se réalise dans toute sa tyrannie.

L'asialorrhée habituelle constitue un supplice véritable. Nous en avons vu un exemple remarquable, mon ami Le Roy de Méricourt et moi, chez un officier de marine d'un tempérament pléthorique et doué d'ailleurs d'une constitution remarquablement vigoureuse. Le matin, au réveil, la langue était collante, recouverte d'un mucus demi-concret, et présentait souvent même un état fuligineux, avec lequel contrastait l'intégrité absolue de la santé. Il y avait un goût acide habituel, qu'expliquait très-bien la pénurie de la salive, qui ne neutralisait plus par son alcalinité l'acidité du mucus buccal.

Dans des cas de cette nature, il convient d'avoir à sa disposition, pour les varier au besoin, une série de ressources. Nous les diviserons, avec Pereira, en deux catégories:

1° Les sialagogues indirects, ou *masticatoires*, exerçant leur action sur la muqueuse buccale et sur l'orifice des canaux excréteurs;

2° Les sialagogues directs, portant leur action sur les glandes salivaires elles-mêmes. Nous réservons l'étude de ces derniers au moment où nous nous occuperons des moyens de produire la sialorrhée.

Toutes les substances sapides sont des sialagogues, et les condiments qui *font venir l'eau à la bouche* sont des stimulants de la sécrétion salivaire. Quelques masticatoires, tels que le tabac, le bétel⁽¹⁾, la coca⁽²⁾, deviennent, sous l'influence de l'habitude, les agents d'une stimulation qui se transforme à la longue en un besoin plus ou moins impérieux; mais ce ne sont pas, à ce titre au moins, des moyens masticatoires, et je n'ai pas à en parler ici.

Les racines de raifort sauvage, de pyrèthre, de gingembre, et les feuilles de cresson du Para, sont les principaux sialagogues de ce groupe.

La racine de *raifort sauvage* (*Cochlearia armoracia*) contient une essence âcre qui, suivant quelques auteurs, ne préexisterait pas dans la plante, mais se développerait au contact de l'eau et par une sorte de fermentation, comme l'essence de moutarde. L'essence de raifort, comme cette dernière, est azotée et sulfurée⁽³⁾.

(1) 574. Le bétel de l'Inde est un mélange de noix d'arec (*Areca catechu*), de chaux vive et de feuilles de bétel (*Piper betel*).

(2) 575. La coca (*Erythroxylum coca*), sur laquelle l'attention des médecins s'est fortement portée dans ces derniers temps à titre d'aliment d'épargne, est sialagogue.

(3) 576. La racine de raifort peut s'employer en masticatoire, mais le plus souvent on l'utilise sous forme d'alcoolé antiscorbutique du Codex, où elle est associée à la moutarde noire, au sel ammoniac, à l'alcoolat de cochléaria composé et à l'alcool à 60°.

La racine de pyrèthre (*Anthemis pyrethrum*) est la base d'une multitude de dentifrices que la spéculation imagine et que la crédulité accepte. Ce qui reste des propriétés merveilleuses qu'on lui a attribuées, c'est une action sialagogue incontestable. Elle la doit vraisemblablement à une substace résineuse, âcre, très-irritante, la *pyréthrine* ⁽¹⁾.

Les anciens connaissaient les propriétés sialagogues du pyrèthre, qui avait reçu le nom expressif de *radix salivaria*. Oribase a dit d'elle : *radix gustui fervidissima, pituitam elicit*. (Oribasius, *Medic. collect.*, lib. XII, litt. P.)

Les sialagogues directs, ou par stimulation de la glande, sont nombreux; l'iode, le mercure, sont les plus actifs, mais ils n'agissent sur les glandes salivaires qu'après avoir impressionné l'organisme tout entier.

La *faradisation des glandes salivaires* se rattache à ce groupe de moyens sialagogues. Nous sommes obligé d'avouer que cette pratique ne peut être recommandée qu'à la faveur de l'analogie, mais d'une analogie telle qu'on peut, à priori, en affirmer l'efficacité. La faradisation cutanée des glandes mammaires surexcite si énergiquement leur activité sécrétoire, qu'il est permis de penser qu'elle exercerait la même action sur la chaîne des glandes salivaires qui est immédiatement au-dessous de la peau, et à portée, par conséquent, de l'atteinte des courants ⁽²⁾.

Le *gingembre* (*Amomum zingiber*) est aussi un condiment sialagogue. Quand on mâche un morceau de sa racine, on perçoit une sensation buccale très-complexe, à la fin chaude et poivrée, et la salive afflue dans la bouche ⁽³⁾.

Le *cresson de Para* (*Spilanthus oleracea*) entre dans la composition d'une foule de dentifrices, de gargarismes et de préparations antiscorbutiques. La mastication de ses feuilles produit un effet sialagogue très-manifeste.

⁽¹⁾ 577. La racine de pyrèthre s'emploie, comme masticatoire, à la dose de 50 centigr. à 2 gram.

⁽²⁾ 578. Un des conducteurs serait appliqué sur l'une des parotides, et l'autre serait promené le long de la mâchoire inférieure, en graduant l'appareil avec les ménagements commandés par la sensibilité électrique de cette région et par la présence du nerf facial dans la glande parotide elle-même.

⁽³⁾ 579. En Angleterre, on associe souvent la poudre de gingembre au sucre pour en former des granules (*ginger pearls*), qui remplacent avantageusement la racine comme masticatoire. Les gâteaux de gingembre (*ginger cakes*) ont aussi une action analogue.

CHAPITRE II

Dépresseurs de la sécrétion salivaire

Quand la sécrétion de la salive s'exagère, une partie de ce fluide est déglutée, mais une plus grande partie est rejetée au dehors; d'où une déperdition humorale qui peut, par sa continuité, intéresser gravement la santé et même la vie.

Il existe deux sortes de sialorrhée: l'une *idiopathique*, véritable hypercrinie ne se rattachant à aucune lésion appréciable des glandes salivaires, de leurs conduits ou de la muqueuse buccale; l'autre, *symptomatique* des différentes variétés de gingivite ou de stomatite.

ARTICLE 1^{er}. — SIALORRHÉE ESSENTIELLE

I. — La sialorrhée essentielle est une affection assez rare. Tanquerel des Planches, qui a publié sur cette maladie un travail remarquable, n'a pu en réunir que 29 observations. Nous analyserons rapidement son mémoire, qui est certainement ce que nous possédons de plus complet sur la matière. (*Journ. de méd.* de Beau et Fouquier, 1844.)

Les émotions vives, l'hystérie, la névralgie faciale, la grossesse, la suppression d'hémorrhagies habituelles, d'une leucorrhée abondante, d'une transpiration des mains, etc., sont autant de conditions étiologiques que l'on a vues successivement produire la sialorrhée. Elle se manifeste aussi quelquefois comme épiphénomène critique dans des affections variées. Dans un bon nombre de cas, il est impossible de lui assigner une cause quelconque.

Le flux salivaire est constitué par un liquide blanc grisâtre, légèrement visqueux, à réaction alcaline, d'une pesanteur spécifique de 1,0015 à 1,003, la densité de la salive normale variant entre 1,0043 et 1,0016. Il a quelquefois une odeur remarquablement fétide. La quantité de salive rendue dans les vingt-quatre heures est quelquefois très-abondante; on l'a vue s'élever jusqu'à 3 et 5 litres. La sialorrhée est habituellement permanente; quelquefois cependant elle cesse ou diminue notablement pendant la nuit. Quand elle est considérable, elle entraîne à sa suite une certaine difficulté de la déglutition; la mastication et la prononciation sont pénibles; la voix est sourde et nasonnée; il existe des douleurs épigastriques et des troubles digestifs, une soif